

Elles disent... l'Odyssée

*Ce texte, écrit en 1978, a été créé en janvier 1979 à l'Atelier du Marché, à Besançon, dans une mise en scène de l'auteur avec Marie-Odile Mauchamp (Pénélope), Sylvie Combet (Calypso), Mireille Herbstmeyer (Circé), Sylvie Simon (Nausicaa), Jacques Courbet (Télémaque) et Pierre Simon (Ulysse).*

## PERSONNAGES

LE CHŒUR.

PÉNÉLOPE.

CALYPSO.

CIRCÉ.

NAUSICAA.

TÉLÉMAQUE.

ULYSSE.

## SCÈNE 1

### Le chœur

PÉNÉLOPE. – Il y a la mer qui va et qui vient.

CALYPSO. – Il y a le vent qui fait le moins de bruit possible contre les palais.

CIRCÉ. – Il y a les vieilles femmes qui pleurent avant de mourir.

NAUSICAA. – On voit un marin qui est jeune comme un enfant et qui court sur la colline.

CIRCÉ. – On voit de l'autre côté des rochers les navires qui reviennent.

CALYPSO. – On n'entend plus rien du bruit de la colère.

PÉNÉLOPE. – Les vieilles femmes qui pleurent parlent d'une jeune fille qu'on tua pour faire vivre la guerre.

NAUSICAA. – Le marin dit que les armes sont posées, que les hommes reviennent sur les navires rapides.

CALYPSO. – Il dit qu'un roi est mort sous les coups d'une épouse infidèle. Il dit qu'elle bat ses servantes et qu'elle casse ses miroirs. Il dit qu'elle a peur de vieillir, qu'elle hurle, qu'elle veut vivre encore.

PÉNÉLOPE. – Sur les navires qui ramènent les héros, les vainqueurs, il y a l'épouse adultère qu'on a retrouvée et qui est prisonnière. On dit qu'elle veut jouer avec sa fille qu'elle a abandonnée, mais l'enfant est devenue grande et ne sourit jamais.

NAUSICAA. – C'est un jeune marin qui court sur la colline. On l'entend de loin qui crie. Les bergers sont devenus vieux et ils cherchent à voir sur la mer la trace des vainqueurs qui reviennent.

CALYPSO. – Autour des palais fatigués, il n'y a pas d'enfant qui joue. Les vieilles femmes ne se regardent plus, elles attendent d'être seules pour mourir.

CIRCÉ. – Elles disent que de la ville de Troie, il ne reste plus rien. Elles disent qu'il ne reste plus rien de rien. Elles disent...

PÉNÉLOPE. – Elles disent que nous avons perdu notre vie. Elles disent qu'il est trop tard. Elles disent aussi qu'il ne faut pas les croire, que c'est sans importance, que les vieilles femmes ont peur et qu'elles disent n'importe quoi pour croire qu'elles ne sont pas seules.

NAUSICAA. – C'est un homme qui est arrivé le premier au palais. Il apporte des nouvelles de la mer. Il dit qu'il est encore temps, qu'il suffit d'y croire.

TÉLÉMAQUE. – Agamemnon est mort ; Hector, Achille aussi. Iphigénie est morte. Il y avait des soldats qui riaient et qui se cachaient derrière ceux qui pleuraient. Clytemnestre est seule. Hermione, Andromaque aussi. Hélène ne veut plus mourir. On dit qu'Ulysse revient en Ithaque aussi vite qu'il le peut.

## SCÈNE 2

### Pénélope et Télémaque

*Tout au long de la scène, grandissante, la rumeur de la guerre.*

PÉNÉLOPE. – Viens, viens vite. Approche-toi. Approche-toi. Je voulais dire : « Viens vivre... » Et puis tu entends ces bruits métalliques... ?

TÉLÉMAQUE. – Il faut que je vous parle...

PÉNÉLOPE. – Non, c'est moi, moi d'abord, tout de suite. On affirme dans ce pays que nul ne peut compter les marches de ce palais, qu'elles montent sans cesse des profondeurs de la mer jusqu'ici, et qu'il est impossible...

TÉLÉMAQUE. – Mère...

PÉNÉLOPE. – Non, non... Écoute, si tu veux... tu peux entendre un chant... un chant d'amour... (*soudain*) un chant de haine ! Je ne sais plus ! Tu entends, n'est-ce pas ? Tu sais, je voudrais... pleurer et crier... aussi...

TÉLÉMAQUE. – Venez voir. Depuis les terrasses on peut voir la mer, argent à cette heure...

PÉNÉLOPE. – Ne me parle plus de la mer. Il y a quelques milliers de jours que j’y vais à chaque instant. (*Elle rit.*) Regarde toute la peine que nous avons à nous approcher l’un de l’autre. Je pensais qu’il fallait...

TÉLÉMAQUE. – Moi aussi, je pensais qu’il fallait... qu’il fallait vous parler, qu’il fallait s’arrêter un peu et vous dire...

PÉNÉLOPE. – Dire que tu vas partir, que tu t’en vas, que tu es parti. Que : « Mère, c’est simple, très simple » ; qu’il faut absolument... (*Elle rit.*) Est-ce que tu sais que j’ai peur ?... Est-ce que tu sais que toi aussi ?... Que je le sais ?

TÉLÉMAQUE. – Mère, c’est une chose importante.

PÉNÉLOPE. – Bien sûr. Regarde, regarde un peu : la mer n’est-ce pas ? « La mer argent. ». Ou quelque chose d’aussi triste. Bien sûr que tu la vois, tu es comme moi, tu ne vois qu’Elle.

TÉLÉMAQUE. – Je sais aussi que c’est difficile, qu’il faut de la patience...

PÉNÉLOPE *rit.* – De la patience. C’est à moi que tu parles de patience ?... Tu es un tout petit enfant, tu ne peux pas me refuser cela. Cette nuit, mon enfant, parce que tu es fils de roi, le fils d’Ulysse, le fils d’un héros, parce qu’il faut des milliers de raisons ou parce qu’une seule suffit, tu vas partir comme un voleur. Viens, tout près, que je te voie encore une fois, une seule... (*Elle sourit.*)

TÉLÉMAQUE. – Mais ce n’est pas...

PÉNÉLOPE. – Oh, ne dis pas cela, ne dis rien. Je voudrais une fois encore répéter que je serai vieille, que je serai seule, que je suis ridicule avec mes sanglots et mes désirs de mort. Je voudrais aussi te dire que j’ai peur, que tu ne reviendras pas, que personne ne revient jamais, que je reste seule avec ce bruit de métal.

TÉLÉMAQUE. – Il ne faut pas vous fatiguer, il ne faut pas penser à cela.

PÉNÉLOPE. – Est-ce que tu sais ce qu’il faut, toi ? Et de quel droit ? Quel âge as-tu ? Tu es fils de roi et de héros, mais est-ce que cela te donne un droit ? Ne me parle plus de partir.

(*Un temps.*)

Viens, je t’aime. De l’autre côté des terrasses (*elle sourit*), on voit aussi le peuple d’Ithaque.

TÉLÉMAQUE. – Ce peuple de vieillards qu’il va retrouver et dont il n’aura que faire. (*Il sourit.*) Qu’il ne reconnaîtra pas... et qu’il retrouvera s’il se dépêche. Il est parti avec les Utiles, les Forts, et il a laissé là tout ce qui ne pouvait pas servir.

PÉNÉLOPE. – Ce n’est pas si simple.

TÉLÉMAQUE. – Non, bien sûr... Ce n’était pas si simple, pour lui certainement. Vous me parliez si souvent de messagers des dieux, c’est cela ?... Et puis, il a dû vous regretter... (*Il sourit.*) Moi aussi, peut-être...

PÉNÉLOPE. – Toi surtout, ne crois-tu pas ?

TÉLÉMAQUE. – Je ne sais pas. Cela non plus n'est pas simple. Je n'étais pas encore un homme, tout juste un enfant. Vous pensez parfois que je le suis encore...

PÉNÉLOPE. – Trop souvent. Il faut bien : tu grandis si vite.

TÉLÉMAQUE. – Mais quand il reviendra... quand tout le peuple, quand son royaume entier sera vieux, sera mourant... Car enfin, que seront-ils d'autre ?

PÉNÉLOPE. – Pas toi.

TÉLÉMAQUE. – Pas moi, bien sûr. Je serai sa joie, sa consolation, le fils du héros qui a bien grandi, qui est devenu sage et plus ou moins fort, aussi... Mais les autres, les vieux compagnons... ?

PÉNÉLOPE. – Moi... ?

TÉLÉMAQUE. – Vous, bien sûr... Fatiguée. Avec votre bon sourire pour les accueillir et votre fausse mine enjouée. Il vous verra soudain comme vous êtes. Vous êtes belle. (*Il sourit.*) Mais je n'en sais rien, n'est-ce pas ? Vous êtes la Mère, ma mère, et que sait-on de la beauté de ceux qu'on aime ?

PÉNÉLOPE *sourit*. – Et il ne m'aimera plus non plus.

TÉLÉMAQUE. – Je ne sais pas. Personne ne sait. Vous non plus, surtout pas vous. Rien que cette ignorance et cette inquiétude suffiraient à vous fatiguer et à vous épuiser.

PÉNÉLOPE. – Et ce que nous pensons tous deux, c'est que je mourrai peut-être avant qu'il ne revienne. Que je finirai une nuit comme « les vieux compagnons », comme son père, cette mort horrible, les yeux à fouiller et à se débattre dans le ciel. Sans l'avoir revu, que je mourrai d'attendre...

TÉLÉMAQUE. – C'est à cela que vous pensez le plus souvent ?

PÉNÉLOPE. – Ne te soucie pas de ce à quoi je pense ! Tu t'inquiètes autant des pillards qui dévastent ce palais que du visage de ta mère, et tu as raison.

TÉLÉMAQUE. – Pourquoi est-ce que toujours... ?

PÉNÉLOPE. – Tu pars cette nuit ! C'est une question d'heures. Une question de compagnons aussi : tu pars avec les derniers jeunes. Tu vas voir les princes et les rois de cette même guerre : tu vas prouver à tous les peuples figés autour de cette mer qui tu es... Est-ce que tu promets que tu reviendras le plus vite possible ?

TÉLÉMAQUE. – Bien sûr, je...

PÉNÉLOPE. – Ne le promets pas. Ne promets pas de revenir vite, très vite !... Ne dis pas que je n'aurai pas le temps de te voir parti. Ne dis rien ! Ne me demande surtout pas de t'attendre, de regarder souvent sur la mer de l'autre côté des terrasses.

(*Un temps.*)

Est-ce que je t'ai dit que j'avais peur ?

TÉLÉMAQUE. – Mère, je...

PÉNÉLOPE. – Ne crois pas ce que je t'ai dit. Il ne faut pas te soucier de... On dit, je crois, que les vieilles femmes... (*Doucement.*) Je t'aime.

### SCÈNE 3

#### L'attaque des prétendants

*Le bruit insupportable, métallique, de la guerre.*

PÉNÉLOPE. – Ne touchez pas à cet enfant ! Il est le fils d'un roi lointain qui partit à la guerre pour retrouver l'épouse infidèle d'un autre roi, d'un autre héros. Vous ne pouvez pas détruire ce palais que la mer ronge un peu plus chaque jour ! Vous ne pouvez pas réduire en esclavage l'épouse trop fidèle d'un héros, d'un roi, d'Ulysse. Je suis la reine d'un peuple de vieillards, usé à chercher sur la mer qui nous hait le retour des navires ! Je suis la reine trop fidèle qui, dit-on, pleure nuit et jour, qui croit Ulysse, le roi et le héros, mort, mais qui ne peut l'oublier. Ne touchez pas à cet enfant ! Il est protégé d'Athéna, la déesse aux yeux brillants, il est fils de roi, il s'appelle Télémaque. Ne le touchez pas, parce que ceux qui oseront lever la main sur lui hurleront sans fin en tombant des terrasses de ce palais ! Ne le touchez pas, parce qu'il est encore un enfant, parce qu'il est courageux et pieux... parce que je suis une vieille femme qui meurt un peu plus chaque jour, parce que je suis une vieille femme qui a peur... parce que quand vous me regardez, vous pouvez vous moquer... parce que je ris et je pleure. Vous n'avez aucun droit sur cet enfant ! Ce soir, quand il sera libre, il prendra un navire rapide et il partira...